

## LES PÈLERINS DU MOYEN AGE

Le Moyen Age a été l'âge d'or des pèlerinages. A tel point que la silhouette du pèlerin, hirsute, pauvrement vêtu et bourdon en main, fait partie intégrante du paysage médiéval dans l'imagination de beaucoup. Bien entendu, la signification de l'image sera très différente : pour les uns, parfaite incarnation de l'obscurantisme superstitieux de ces « âges de fer » ; pour les autres, un des grands types du merveilleux humanisme chrétien qui florissait alors. Peut-être forçons-nous le trait ? Mais le côté caricatural de cette schématisation volontairement outrancière fera mieux sentir la nécessité, avant d'imaginer et de juger à partir de cette imagination, de connaître pour comprendre. Et mieux connaître l'âme du pèlerin médiéval, ne serait-ce pas une des meilleures introductions possibles à l'intelligence de ce phénomène religieux qu'est le pèlerinage, tout au moins le pèlerinage chrétien ?

Justement, grâce à Raymond Oursel, nous disposons d'un beau livre qui nous paraît remplir de façon particulièrement heureuse le programme annoncé par le titre de la collection dans laquelle il paraît : « Résurrection du passé ». Ambition difficile ! *Les pèlerins du Moyen Age. Les hommes, les chemins, les sanctuaires* n'y est pas inégal. Ouvrons-le donc pour parcourir ensemble quelques-unes de ses pages les plus évocatrices<sup>1</sup>.

---

1. Raymond OURSEL, *Les Pèlerins du Moyen Age. Les hommes, les chemins, les sanctuaires* (Coll. « Résurrection du passé »), Fayard, Paris, 1963, 215 p. illustr. avec une bibliographie sommaire. Citant fréquemment et abondamment cet ouvrage, dont cet article livre pour ainsi dire un recueil de pages choisies, nous ne répéterons pas le titre à chaque nouvelle référence, limitant celle-ci à l'indication des pages utilisées.

*Définition*

Le pèlerinage apparaît tout d'abord comme « l'acte volontaire et désintéressé par lequel un homme abandonne ses lieux coutumiers, ses habitudes et même son entourage pour se rendre, dans un esprit religieux, jusqu'au sanctuaire qu'il s'est délibérément choisi ou qui lui a été imposé ; le pèlerin, au terme de son voyage, attend du contact avec le lieu saint, soit l'exaucement de quelque désir personnel légitime..., soit... un approfondissement de sa vie personnelle résultant de la décantation du chemin, puis, parvenu au but, de la prière commune et de la méditation que celle-ci alimente »<sup>2</sup>.

*Le fondement dogmatique du pèlerinage*

Mais, puisque nous ne nous intéressons ici qu'au pèlerinage chrétien, notons tout de suite ce qui le caractérise. En premier lieu, c'est son inspiration « évangélique » : purification de « toute obligation légale ou geste stéréotypé ». Mais surtout compte, croyons-nous, son lien essentiel avec ce mystère central de la foi chrétienne : *l'Incarnation*, la personne historique concrète de Jésus<sup>3</sup>.

Si en effet notre pèlerin du Moyen Age se met en route, c'est pour visiter et vénérer « les lieux palpables... où naquit, vécut et souffrit pour la rédemption du genre humain, puis ressuscita pour sa libération le Christ-Dieu fait chair »<sup>4</sup>.

Arrêtons-nous une seconde, car nous touchons ici l'enracinement radical du pèlerinage dans le cœur du mystère chrétien. Si l'on ne croit pas à l'intervention de Dieu dans l'histoire des hommes, on pourra bien accomplir des gestes apparemment

---

2. Page 9.

3. Disant que l'Incarnation est mystère central de la foi chrétienne, nous ne suggérons aucune dévaluation du mystère de la Trinité : Dieu, le Père, et non le Christ, est le seul et radical « Alpha et Oméga » de tout, au témoignage de l'Apôtre (*1 Cor.*, 15, 28). Mais l'Incarnation, comme par définition, puisqu'incarnation du Fils, implique le mystère de la Trinité et en constitue la *seule* voie d'accès au sens plein.

4. Page 11.

tout semblables à celui du chrétien pèlerin : leur sens, c'est-à-dire leur réalité profonde, sera finalement tout autre. Dès l'Ancien Testament, si le prophète Elie, à une heure tragique de sa carrière, peut partir vers l'Horeb (le Sinaï), c'est parce que là, jadis, Dieu s'est manifesté à Moïse et lui a parlé face à face. Si l'Israélite pieux monte à Jérusalem, c'est parce que le Dieu de l'Alliance en a fait le lieu de son repos, et a juré par serment à ses serviteurs David et Salomon d'y être présent à son peuple. La logique de cette situation est évidemment bien plus forte encore à partir du moment où, parce que les hommes avaient en partage le sang et la chair, le Christ aussi y participa pareillement, pour leur salut ; si le Fils éternel s'est fait « chair », désormais, même après son exaltation à la seigneurie universelle, les lieux où il a vécu en condition d'esclave demeurent à jamais consacrés pour le croyant. A jamais, Jésus demeure par toute une part de lui-même « le fruit de notre terre »<sup>5</sup>.

Parfaitement logique apparaît donc l'attraction singulière exercée sur la chrétienté par Jérusalem. « ... L'itinéraire sacré de la Terre Sainte : dès le IV<sup>e</sup> siècle, il est avéré que des pèlerins, profitant de la paix et de la sérénité relatives dont jouit encore l'Empire romain à l'intérieur de ses frontières, vont d'Occident vénérer le tombeau du Christ. Un document infiniment précieux, ancêtre de tous les guides de pèlerinage, retrace leurs étapes de Bordeaux jusqu'à Jérusalem... Les indications numériques et topographiques le cèdent alors à des descriptions plus vivantes et alertes qui, en quelques mots, caractérisent et campent chacun des sites consacrés que le pèlerin est appelé à traverser ou à fréquenter : qu'il s'agisse des souvenirs bibliques tels que le puits de Jacob ou les piscines rituelles d'Israël, ou des témoins de la vie du Christ, de Bethléem au Jourdain, au mont Thabor et à Jérusalem ». Six siècles plus tard, quand un reflux de l'histoire, l'invasion des Turcs seldjucides, viendra couper la route du pèlerinage,

---

5. Cf. *Hébr.*, 2, 14-18 ; *Jean*, 1, 14 ; *Ph.*, 2, 6-7 ; *Ps* 85 (Vg 84), 12-13 ; ce dernier texte revient comme un refrain dans la liturgie de l'Avent.

la nostalgie de celui-ci jouera comme un moteur des Croisades. « Cet extraordinaire élan, dont l'inspiration religieuse ne doit pas être minimisée, quelles que puissent être les arrière-pensées qui l'accompagnent..., ce frisson prodigieux qui secoue, toutes races mêlées, la chrétienté d'Occident et la jette sur l'immense aventure, laissent toucher du doigt l'attachement quasi physique du chrétien du haut Moyen Age pour la terre natale de son Dieu, l'insoutenable souffrance qui le tenaille de la savoir profanée par l'infidèle »<sup>6</sup>.

*Sanguis martyrurum*

Mais n'y a-t-il pas là reconstruction arbitraire démentie par les faits ? Car le pèlerinage ne s'adresse pas qu'à la Terre sainte : si celui de Jérusalem tient la première place, il existe une foule d'autres sanctuaires qui attirent les chrétiens. Le Christ, comme chacun sait, n'a jamais vécu à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle ni à Chartres ou au Puy. Les saints paraissent bien avoir plus de part que le Seigneur en cette dévotion des fidèles : « Ce croyant (du Moyen Age)... a besoin de signes sensibles pour entretenir et accroître sa foi. L'originalité, si l'on ose dire, du christianisme, est de multiplier ces supports ; son levain historique est le sang des martyrs, généreusement versé à l'exemple du Christ dans les grandes persécutions »<sup>7</sup>. Sans trop de témérité, on peut imaginer le scepticisme de certains à la lecture de cette phrase : cette multiplication de signes, de supports sensibles de la foi, est-ce originalité du christianisme, et non pas, plutôt, du catholicisme romain tel qu'il se forge alors ? Et ne serait-ce pas, de sa part, compromission avec des besoins fort suspects de la vieille religiosité païenne ?

Eh bien ! nous n'en sommes pas sûrs : c'est le moins que l'on puisse dire. Plus précisément, nous demandons que l'on situe attentivement cette vénération des saints par rapport à la dévotion au Christ : le pèlerinage à Rome, à Compostelle, au Puy, par rapport à celui de Jérusalem.

---

6. Pages 11-12.

7. Page 12.

Expliquons-nous. Que le pèlerin de Terre Sainte vénère au passage le puits de Jacob (même si le Seigneur ne s'était pas, un jour, assis fatigué sur sa margelle), qu'il visite la tombe des patriarches à Hébron, nous n'en sommes pas choqués, car l'hommage ainsi rendu aux pères se résout finalement en l'honneur dû à ce Jésus, « issu d'eux selon la chair »<sup>8</sup>. Visiter les lieux où se conserve le souvenir de tel haut fait de Dieu dans l'histoire du salut, c'est finalement aller à Jésus vers lequel sont tendues toutes les alliances antérieures, comme autant d'étapes et de préparations. Mais les saints du Nouveau Testament ? Une phrase ici donne à penser : « Dès les plus lointaines origines, commence en effet à se dessiner la future organisation ecclésiale, dont il n'est pas exagéré de reconnaître qu'elle est fondée sur les reliques des saints tombeaux ». Ceux d'abord des fondateurs d'églises, en tête desquels viennent les tombes des deux princes des Apôtres, à Rome : Pierre au Vatican, Paul sur la route d'Ostie. Est-ce un hasard si, avec le Calvaire de Jérusalem, ces lieux sont enchâssés dans de grandes et magnifiques églises, pratiquement dès la conversion de Constantin et de l'Empire à la foi du Christ ? En effet, « les chrétientés puisent leur réconfort dans le sentiment très profond de l'apostolicité, par laquelle elles se relient, évêques et prêtres en tête, au collège des Douze, le rite perpétué jusqu'à nos jours de l'imposition des mains (lors de l'ordination) scellant la chaîne ininterrompue »<sup>9</sup>. On sait la très vive conscience que, dès le début, les églises locales ont eu de la succession apostolique de leurs évêques : que l'on songe par exemple aux listes citées par un saint Irénée de Lyon dans son grand ouvrage *Contre les hérésies*, à la fin du II<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. D'où cette floraison de légendes qui font émigrer dans notre pays, pour y fonder ses divers évêchés, un nombre impressionnant de disciples du Christ ; sous sa naïveté aujourd'hui évidente, cet exode massif n'est pas dénué de sens profond.

---

8. Cf. *Rom.*, 1, 3 ; 9, 5.

9. Pages 12 et 15.

10. IRÉNÉE DE LYON, *Contre les Hérésies*, liv. III, 3, 1-4 ; éd. F. SAGNARD, « Sources chrétiennes » 34, Paris, 1952, p. 100-115.

A côté des successeurs des Apôtres, ces gens auxquels il a été dit : « Qui vous écoute M'écoute »<sup>11</sup>, il y a d'autres disciples en lesquels le Christ revit d'une manière toute spéciale : ce sont les martyrs. C'est là une des perceptions les plus primitives et les plus assurées de la foi chrétienne : est vraiment disciple du Christ, « chrétien », celui qui a la grâce de le suivre jusqu'au bout en imitant « son beau témoignage, rendu devant Ponce-Pilate »<sup>12</sup>. Au fond, de martyr, il n'y en a finalement qu'un seul, celui que l'*Apocalypse* appelle « le témoin fidèle »<sup>13</sup> : Jésus ; et c'est lui qui continue de vivre son mystère en ceux des siens affrontés, de la part des pécheurs, aux mêmes souffrances et contradictions que lui<sup>14</sup>. Ainsi, vénérer l'apôtre, le martyr, ou, un peu plus tardivement, tout fidèle qui aura saintement, par toute sa vie, « confessé » le Seigneur, c'est toujours finalement vénérer Jésus-Christ : en lui-même, ou en ses membres.

Cette très authentique intuition de la foi a été vécue par nos ancêtres avec un réalisme dont la vigoureuse ingénuité surprend les esprits plus raffinés, voire compliqués, que nous sommes devenus. D'autant que ce sens dru de l'Incarnation et du Corps mystique qui nourrit, par exemple, le culte des reliques, n'allait pas sans manifestation curieuse ni abus ! « A tout prix les églises cherchent à se procurer ces trésors, à en accroître le lot. Certains audacieux, en des équipées rapportées complaisamment par les chroniques, n'hésitent pas à les dérober pour en enrichir leur ville ou leur monastère. Tel est, par exemple, le cas des reliques de sainte Foy, volées par un moine de Conques et transportées par lui d'Agen jusqu'à l'abbaye rouergate, qui en sait aussitôt exploiter le profit.

---

11. *Luc*, 10, 16.

12. 1 *Tim.*, 6, 13; cf. aussi: saint Ignace d'Antioche aux Romains (V, 3) : « C'est maintenant que je commence à être un disciple », en: IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettres*, éd. P. Th. CAMELOT, « Sources chrétiennes », 10, 2<sup>me</sup> éd., Paris, 1951, p. 132-133 ; *Lettre des chrétiens de Lyon*, dans EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique* V, II, 2-4, éd. G. BARDY, « Sources chrétiennes » 41, Paris, 1955, p. 23-24.

13. *Apoc.*, 1, 5.

14. *Hébr.*, 12, 1 ss, en particulier : 12, 3.

Celles de sainte Marie-Madeleine avaient été notoirement enfouies dans une crypte de Saint-Maximin de Provence, tout près de la « Baume » où la pécheresse repentie avait terminé ses jours, et la tradition s'en conservait en Provence. Cependant, l'abbaye de Vézelay, profitant de la nuit qui obscurcit l'histoire de Saint-Maximin à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, revendique avec assurance cet inestimable dépôt, et accrédite pour l'expliquer la version d'un transfert des reliques opéré, sur l'ordre du fameux Girard de Roussillon, par le moine vézelien Badiilon, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle... Deux pèlerins de la France du Nord volent à Palerme les reliques de la jeune martyre Christine et les rapportent en leur pays, où l'un d'eux, à l'article de la mort, confesse son pieux forfait, qui devient l'origine d'un culte local ». Comme bien l'on pense, « ces aventures cocasses, sinon scandaleuses parfois et fort peu édifiantes, engendrent des contestations et des chicanes interminables... Au vrai, l'écartèlement et le dépeçage, amiable ou frauduleux, auxquels sont soumises les dépouilles des saints, afin d'en mieux répartir les reliques, accréditent sans gêne les versions les plus contradictoires, et la conscience des pèlerins n'est, à ce propos, tourmentée d'aucun scrupule »<sup>15</sup>.

Ce pittoresque drôlatique, trace pour nous des lourdeurs et faiblesses inhérentes à l'homme, peut bien nous amuser quelques instants ; il ne doit pas nous faire perdre de vue l'inspiration radicale de ces faits sociaux si intimement liés : culte des reliques et pèlerinages. Ces derniers, motivés par la visite d'un sanctuaire particulièrement insigne par les saints corps conservés là, sont parsemés tout au long de leur itinéraire, comme d'autant d'étapes, de haltes auprès d'églises abritant de moins illustres restes<sup>16</sup>. Or, ce qui sous-tend toutes ces manifestations de piété et s'y exprime, c'est finalement la foi au Dieu fait homme, à la réalité de cette condition humaine du Christ qui a contribué à faire de lui « le premier-né d'une multitude de frères »<sup>17</sup>.

---

15. Pages 16-17.

16. Voir p. 114-116.

17. *Rom.*, 8, 29.

*Du pèlerinage comme état d'âme*

C'est de haut dans l'histoire de la chrétienté que vient le puissant élan qui, à travers bien des vicissitudes dues aux hasards des événements, va enfin exploser dès le haut Moyen Age pour se maintenir durant toute la durée de celui-ci. Observons-le à ce moment pour tâcher de cerner l'énergie spirituelle qui le suscite : « Combien, certes, cette religion reste encore primaire et formaliste ! Le Franc du XI<sup>e</sup> siècle, avec la fierté de sa race, en garde aussi l'empreinte barbare, et ses contrastes véhéments ; ... sa foi, traversée d'élans sauvages, demeure inquiète, peuplée de forces mauvaises à qui les théologiens ne donnent qu'un nom : celui de l'ennemi exécrationnel du genre humain, vaincu par le Nouvel Adam, mais virulent toujours. Partout présent, opiniâtre en ses embûches, le démon doit être forcé par des exorcismes. Il multiplie les crimes ici-bas, inspire les passions, la violence et le sang. Les repentirs, en ces âmes frustes, sont à la mesure des fautes ; le pécheur se donne à lui-même, ou réclame d'énormes pénitences, dont les confesseurs et prédicateurs sont prodigues. Parmi elles, tout naturellement, figure le pèlerinage où chacun sait bien qu'il va risquer sa vie : acte de foi qui tout de même n'est ni tellement banal, ni dénué de mérite et de désintéressement ».

L'homme médiéval, ou plus exactement l'homme roman, se caractérise donc par une forte émotivité : « Disposition à s'émouvoir, faculté de changer brusquement d'attitude..., sautes d'humeur, revirements soudains..., un comportement impulsif et violent » (Paul Rousset). « Vivant au contact de la nature, l'homme roman participe étroitement de ses drames et de ses inquiétudes, il y aiguise sa propre sensibilité. Cette familiarité est développée encore par un nomadisme hérité des proches ascendances barbares, et qui, chez certains, « représentait un besoin profond ». « Guerriers, pèlerins, marchands, jongleurs, clercs se déplaçaient constamment, franchissant des distances parfois considérables ».

Autant il serait injuste de réduire toute la riche et ardente vie de foi médiévale à ces prédispositions naturelles de l'hom-



me du temps comme à son unique cause, autant il serait faux de ne pas tenir compte du terrain ainsi préparé aux grands phénomènes religieux : pèlerinages, croisades. « Entraîneurs d'hommes, les saints... provoquent des conversions et des vœux que leur propre flamme allume alentour, déclenchent des mouvements de foule extraordinaires, où des communautés entières pleurent et gémissent ; ainsi en fut-il à Clermont, quand le pape Urbain II entraîna l'assistance aux larmes en pleurant sur la Terre Sainte. Ces élans décuplent la ferveur des manifestations collectives, qui est l'une des constantes du pèlerinage médiéval, avec ses rassemblements considérables qui nécessitent des églises très vastes ; le pèlerin, son vœu accompli, purge sa solitude en se mêlant à la foule et en priant avec elle, dans les chants et les cris »<sup>18</sup>.

Mais il ne faut pas en rester aux trop vagues généralités : essayons de saisir sur le vif, à travers témoignages et confidences du temps, quels sentiments pouvaient bien habiter le cœur du pèlerin, «(cette) incarnation typique de l'homme que Dieu déracine et secoue pour le jeter à Lui dans l'épuisement de la longue course ». Car « ce vagabond qui chemine en sa robe de bure usée de toutes ronces et des ardeurs du soleil, maculée des boues du chemin, pourrie des eaux ruisselantes, tel qu'il traverse inchangé, comme un autre juif errant, toute la durée des siècles du Moyen Age, il faut, pour mieux l'observer, le saisir dans la réalisation quotidienne de son engagement, depuis l'éclosion du vœu jusqu'aux matins radieux du terme accompli ».

N'allons pas tout d'abord rabaisser trop facilement les motivations profondes d'une telle aventure : « Si le mouvement des pèlerinages médiévaux a vraiment pris l'ampleur, l'intensité, le caractère que tant de textes et de monuments suggèrent, s'il a réellement constitué, dans ses prémices et dans sa fin, l'un des éléments fondamentaux de la psychologie sociale et populaire, c'est bien que ses causes furent tout autres qu'accidentelles ». Lubie soudaine, incapacité de rester en place, satisfac-

---

18. Pages 23-25.

tion d'intérêts purement matériels ? Ce sont bien minces explications. « Inscrit au fond de pareils actes, c'est l'esprit de pénitence, bien plus que d'aventure tonique ou d'exutoire au débordement de vitalité, qui anime les grands engagements et en promeut la réalisation. Quelques-uns y subordonnent toute leur existence. Aux temps carolingiens déjà, saint Géraud d'Aurillac se rendait « très fréquemment » à Rome, selon son biographe saint Odon (abbé de Cluny) qui, lui-même, fit à plusieurs reprises le pèlerinage, en plein péril sarrasin. Durant la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, Guillaume le Grand, duc d'Aquitaine, visite pour sa part chaque année la Ville de Pierre ; si ce long parcours ne lui est pas possible, il se contente de Saint-Jacques... Les confesseurs, on l'a dit, enjoignent volontiers un pèlerinage en guise de pénitence sacramentelle, escomptant des périls de la route, des joies du matin et des fatigues vespérales, la décantation où une âme s'éprouve, puis s'apaise et s'ouvre à Dieu qui ne parle que dans le silence de l'abandon humain... L'arrière-pensée d'aventure routière, de vagabondage, de curiosité humaine, voire de simple rapine, ne résiste pas au harcèlement quotidien, et il est bien probable que les pèlerins partis sur ce programme ont dévié ou renoncé avant d'atteindre le terme. Dès le second matin, le vrai pèlerin, même grevé du fardeau des ambitions humaines, se réveille un autre homme, et chaque heure qui passe l'enfonce singulièrement au désert. S'il nourrit en chemin quelque arrière-pensée ou calcul, ce sont ceux qu'au cas où les fatigues de la route viendraient à le terrasser et qu'il mourût pérégrin, aux lisières d'un champ ou devant la porte d'une église inconnue, son âme d'emblée accèderait au séjour de Lumière que toute sa foi lui avait commandé d'atteindre ; dans l'éblouissement du dernier soir, à l'heure définitive, Notre-Dame et les Apôtres tant invoqués sur le chemin de détresse l'accueilleraient doucement aux parvis éternels »<sup>19</sup>. Un scepticisme trop systématique, ne l'oublions pas, peut autant induire en erreur que la crédulité, dont il pourrait, d'ailleurs, n'être qu'une forme détournée.

---

19. Pages 27-29.

*Profil de la route*

« Paulmier ou pèlerin de Terre Sainte (du nom des palmes qu'on s'en allait cueillir à Jéricho), romée ou romieux, soit pèlerin de Rome, jacquot, jacquet ou jacquaire, qui est celui de Compostelle, voici donc le futur vagabond assuré en son vœu et prêt à la route, déjà retranché des siens par l'élection volontaire. Le terme de *peregrinus*, qui le désigne, spécifie bien sa condition nouvelle. En latin classique, c'est à l'étranger qu'il s'applique, à l'homme ou à l'hôte en voyage, et qui n'a pas droit de cité... Le pèlerin a prévu le costume qui le consacra, tel que l'iconographie médiévale en conserve plusieurs exemples ». Ainsi « deux croix routières, qui balisent l'itinéraire du Puy à Compostelle et datent de la fin du Moyen Age, montrent au pied de la croix le pèlerin debout, avec son harnachement complet d'alors... Le pieux chemineau y porte une tunique courte, serrée à la taille et arrêtée au-dessus du genou, sur laquelle il a jeté la longue cape (la « pèlerine »), largement ouverte par devant ; il a le bourdon à la main, l'écharpe (escharpe : une besace) en bandoulière. L'investiture de ces deux objets spécifiques donne lieu à une cérémonie intime, présidée par un clerc, et qui les consacre. « C'est l'abbé de Cheminon, écrit Joinville partant en pèlerinage, (qui) me donna m'escharpe et mon bourdon »... Quand se lève enfin le jour solennel du départ, le pèlerin s'arrache de ses proches, visite l'église de la paroisse, recommande à Dieu et aux saints tutélaires famille et intérêts. Certains, pour accroître leurs bonnes dispositions et les grâces de la route, confient ces intentions à quelques sanctuaires privilégiés de leur terroir. « Je me partis de Joinville, écrit toujours le bon sénéchal confident de saint Louis, à pied, deschaux et en langes ; et ainsi allai à Blécourt et à Saint-Urbain et autres corps saints qui là sont ». Le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques* assigne au départ de chacune des quatre routes un sanctuaire de pèlerinage fameux, Saint-Martin de Tours, Vézelay, Le Puy ou Saint-Gilles, qui s'offre à la fois comme la première étape proprement dite et comme le point de rassemblement ou s'agrègeront les caravanes collectives.

Beaucoup de pèlerins, en effet, appréhendent à bon droit les périls d'un chemin solitaire ; ... ils redoutent, bien sûr, l'attaque des brigands et pillards qui hantent les défilés et, sans le moindre égard pour les pieux mobiles, détroussent, frappent et assassinent. Mais, tout autant peut-être, ils craignent le danger plus insidieux et constant d'une solitude morale éprouvante, qui décourage les énergies, aggrave la fatigue lancinante, incline à l'abandon ou, qui pis est, au blasphème de la révolte contre ce Dieu implacable qui leur inflige tant de labeurs. A plusieurs..., la route paraît moins longue ; on s'entretient, on plaisante, on s'esclaffe ensemble. Le pèlerin médiéval n'a rien du dévot larmoyant ou confit. C'est un gaillard, qui ne redoute ni les jurons sonores ni les grasses plaisanteries, plonge dans les étangs et les ruisseaux en des bains qui ne sont pas uniquement gestes rituels... La légende a trop volontiers paré ces cheminements de couleurs agrestes et folkloriques. Seuls, les familiers des longues randonnées peuvent réellement concevoir le poids et le dégoût de cette malpropreté grasseuse qui poisse les mains et résiste comme une gangue à tout nettoyage, de la sueur qui colle les vêtements à la peau, de l'odeur fétide et âcre qui émane des pauvres vêtements fripés, souillés et sordides du long usage. Le pèlerin, dans sa robe de bure tôt lavée, dégoûtante, se sent de jour en jour plus retranché de ce monde où il lui faut s'enfoncer.

Et l'acceptation médiévale du terme « *peregrinus* » rejoint ici le sens premier d'étranger, qui l'explique : ce vagabond, nulle part, ne sera plus chez lui. Son manteau, sans doute, et ses insignes lui épargneront les mépris trop ostensibles. Il se trouvera des hôtes francs et généreux pour l'accueillir d'un sourire, soigner, le soir venu, ses pieds enflés et douloureux, à l'exemple du Maître, reconforter son hébétude par l'une de ces attentions discrètes dont le souvenir, longtemps, assiègera sa mémoire. Mais rien n'empêchera l'intraduisible détresse de son dépaysement d'homme faible et livré à l'inconnu. Passé certaine marge de fatigue, la prière elle-même n'est plus que balbutiement informe, au-delà duquel n'existe que le vide d'un harassement total sans pensée ni recours ; le vaga-

bond ne sait plus pourquoi il marche, en vient à maudire son vœu, à s'affaler comme un homme ivre sur la pierre dure du chemin. Et c'est au suprême degré de cette faiblesse que Dieu, enfin, parlera »<sup>20</sup>.

### *Spiritualité de la route*

« Ainsi se forge une spiritualité routière véritable, faite à la fois de dénuement et de résignation, d'indifférence aux aléas du chemin, où le pèlerin cherche et retrouve l'itinéraire sacré de la Voie douloureuse et le portement de la Croix ; de solidarité aussi, qui associe au même fardeau et aux mêmes besoins tous les routiers des horizons sans mesure. Cette ascèse se fortifie des méditations que scande le pas de marche, et, plus encore, du sacrement de l'autel dont le pèlerin participe en plénitude : « Bois et mange, car longue est la route qu'il te reste à parcourir ! » (*I Rois*, 19, 7). A un degré moins haut, mille incidences nouvelles, jour par jour, la viennent alimenter : quelque hasard, une éclaircie dans le ciel, la rencontre d'un passant jovial, un chant d'alouette, un son de cloche au loin raniment le courage pantelant. Alors, l'homme cassé se redresse, les plus valides autour de lui l'empoignent, le soutiennent, le réconfortent et l'on réentendra bientôt le vieux cantique immémorial, dont le rythme si magnifiquement s'accorde au pas : *E ultreia* — et outre, *E sus eia* — et sus, *Deus aia nos* — Dieu nous aide ! »<sup>21</sup>.

### *Le pèlerinage, fait économique et social*

Encore que notre propos soit surtout d'essayer de ressaisir l'esprit, l'âme de ce phénomène typique de la civilisation médiévale, nous ne saurions totalement passer sous silence les retentissements si profonds qu'il a eus au plan le plus matériel. Car, comme toujours, cette âme s'est suscité un corps qu'elle n'a cessé de vivifier.

Le corps de l'âme pérégrinante du Moyen Age, c'est tout d'abord de la terre et des pierres : terre et cailloux de ces

---

20. Pages 41-45.

21. Page 47.

chemins battus par les pas de tant et tant de pèlerins, routes spécialisées comme ce « camino francès » de Compostelle dont on peut reconstituer les diverses branches ; pierres de ces ponts, de ces « montjoies » : cairns au sommet des cols, qui balisent nécessairement les longues routes ; pierres enfin de ces hospices, de ces sanctuaires qui vont de l'humble chapelle à la grandiose « église de pèlerinage » dont le plan s'ébauche à travers les recherches des architectes romans, puis gothiques.

### *La voirie médiévale*

« Il serait hasardeux, comme on l'a tenté parfois, de calquer trop strictement les itinéraires de pèlerinage sur le réseau routier romain, tel qu'on le sait utilisé encore au Moyen Age, en dépit d'un entretien souvent défectueux. Les fonctions stratégiques et commerciales de la grande desserte impériale n'avaient pas à s'encombrer des menues préoccupations quotidiennes de ravitaillement, de gîte et d'humble oraison dans le recoin des églises, qui sont celles du pèlerinage. La route romaine cingle droit à travers les déserts, les champs et les forêts... Le pèlerin, lui, n'a que faire de ces grandes chaussées, d'ailleurs ravinées, creusées d'ornières où le pied trébuche, et dont les recharges empiriques aggravent encore l'incommodité ; il chemine petitement de paroisse en paroisse, appréhendant les longues solitudes propices à l'embuscade, et saluant avec un soulagement de tout l'être les frères qu'il rencontre, paysan au labeur, marchand colportant sa pacotille, ou bien le clocher qui brille dans la splendeur d'un matin, la porte du monastère qu'il sait ouverte à sa peine : besoins éternels d'une humanité pauvre et errante, avide d'aumônes et du moindre geste hospitalier ».

S'il est malaisé de retracer avec précision le réseau routier dont disposait chaque époque du Moyen Age, surtout si, des grandes percées, l'on veut descendre aux plus humbles chemins, le patient examen des chartes finit par laisser deviner « une desserte beaucoup plus étendue qu'on ne le pourrait supposer, un quadrillage serré et surprenant de *viae publicae*, dont beaucoup ne devaient guère être que des chemins de

terre... Les âges durent en compléter la trame au hasard des besoins »<sup>22</sup>.

Et puis, sur le terrain, surtout en zones montagneuses, on retrouve, de nos jours encore, l'humble chemin. Ainsi, « entre Le Puy et le prieuré de Monistrol d'Allier, qui relevait de la grande abbaye livradoise de La Chaise-Dieu, et fut tête d'étape sur le chemin de Conques et de Compostelle, l'itinéraire médiéval est parfaitement connu par des textes explicites, et se laisse encore repérer en maint endroit. Du seuil stratégique de Montbonnet, à quelque trois lieues et demie au sud-ouest de la ville sainte, il délaisse brusquement la route moderne et ses contours savants, cingle droit sur le hameau du Chier, écart bien déchu aujourd'hui, mais dont la topographie dilatée, la place centrale trop vaste pour ses usages actuels, l'échelonnement des maisons le long des chemins en étoile, disent assez l'ancienne fonction de carrefour. De là jusqu'au nid d'aigle de Saint-Privat, où relayaient pareillement les jacquaires, l'évolution et le façonnement du trafic routier sur la permanence d'un axe séculaire s'inscrivent au sol en lignes très lisibles. A flanc de côte, la route d'aujourd'hui épouse les moindres inflexions de la topographie, contourne avec soin les gorges entaillées par le torrent du Rouchoux. En contrebas, la « vieille route », chemin charretier toujours bien entretenu, descend parallèlement jusqu'au hameau du Villard, puis rejoint la précédente au moulin de Saint-Privat. A gauche enfin de cette desserte, le chemin primitif, bordé de murets, solide et de ferme ossature, suit quelque temps la crête, puis va se perdre dans les bois et les taillis bordant le Rouchoux. Il est à présumer, sans trop de risque, que ce tracé oublié allait se raccorder ensuite à la voie romaine grimpant, de Monistrol, jusqu'au plateau de Beyssac et à la voie Regordane, qui reliait Clermont au Puy.

Aux abords du château d'Esplantas, la succession et la juxtaposition des trois voies sont plus apparentes encore. Cette forteresse à la silhouette imposante commande le bassin de Saugues et la route que, par le prieuré de Chanaleilles et

---

22. Pages 51-52.

le col de Saint-Roch, les jacquaires avaient à remonter pour traverser le môle de la Margeride... La chaussée moderne aborde avec précaution ce lieu épique, en cernant par la gauche un vallonement secondaire ; dès que s'amorce la montée, une même route charretière s'en détache à droite. Carrossable et bien empierrée, elle répudie ces longs virages, rejoint la première à l'entrée du chef-lieu. A l'extrême-droite enfin, le « raccourci », qui n'est autre, selon l'apparence, que le vieux chemin médiéval, tout bossué, mais vaillant et chargé de galops sonores et de pas oubliés, gravit au plus court le tertre féodal, et aboutit à l'enceinte du château »<sup>23</sup>.

Il faut saluer aussi au passage ces vieux ponts vénérables, survivants dont les pierres gardent le souvenir de tant et tant de pèlerins qui les franchirent : le fameux pont d'Avignon, celui de Valentré à Cahors, ceux d'Estaing, d'Orthez — tant d'autres, que nos modernes nationales ne dédaignent pas le cas échéant, comme celui de Pont-Saint-Esprit. Plus humbles témoins, voici les « montjoies » — sorte de balises de pierres brutes —, les vieilles croix des chemins, les chapelles et oratoires. Mais faisons une mention spéciale de ces hospices qui s'offrent charitablement aux pauvres pèlerins aux sites les plus sauvages du parcours : cols des Alpes ou des Pyrénées, solitudes plus farouches du Massif central. Ainsi cet hospice d'Aubrac, dont la fondation « plus vraie que toute Légende Dorée... », prend ici figure de symbole. Quand, parmi la cohorte de tant d'ascètes et d'ermites du XII<sup>e</sup> siècle, assoiffés des sources solitaires, le vicomte de Flandre Adalard, pèlerin de Compostelle touché par la grâce, revient enfouir délibérément sa vie au carrefour le plus âpre, venteux, immense et désolé de l'itinéraire principal du Puy à Saint-Jacques, sur ces landes de granit où galopent en permanence d'étranges furies et que hantent les sortilèges des âges, c'est au réconfort immédiat des pèlerins ses frères et ses suivants que, sans doute, il songe en premier, pour tâcher d'épargner à autrui ce qu'il lui a fallu lui-même endurer. Mais, tout autant, ce

---

23. Pages 52-53. Lire également les ch. 5 (La route de Saint-Jacques) et 7 (Routes d'Espagne et de France).



pèlerin total, accompli à mi-chemin de sa route, implante la voix de l'Éternel au Sinai de l'Exode, sur ce « séjour de l'horreur et des vastes solitudes » (*Deut.*, 32, 10), où, pour six siècles, la cloche qui rameute les égarés saura jubiler pour Dieu, chanter pour le peuple des clercs et mettre les démons en fuite ; où, dans la splendeur fauve des étés, elle résonne encore aujourd'hui sur l'étendue sans oiseaux. Le signe du désert ne put manquer de toucher et, paradoxalement, rafraîchir ceux qui, après lui, s'élanceraient sur la dure route, comme, sur ces horizons dilatés, il persiste inexplicablement à venir consoler et grandir ceux qui le cherchent d'un cœur libre »<sup>24</sup>.

Ceci pour l'aspect mystique, qui n'est pas vaine fantasmagorie. Mais il ne saurait faire oublier le côté plus réaliste de ces établissements. Tel, de plus grande importance, devient une puissance qui rayonne, par tout un réseau de filiales, sur les plaines voisines, assure charitablement le gîte bien avant que ne se profile à l'horizon le mauvais passage auquel a remédié sa construction. Mais en même temps il draine vers lui le flot des pèlerins, concurrence et finit par supplanter une fondation rivale ; ainsi en alla-t-il de celle de Roncevaux, dont les chanoines portent de rudes coups à la prospérité de leurs confrères de Sainte-Christine des Ports d'Aspe<sup>25</sup>. Cependant que se fondent des ordres hospitaliers pour la desserte de ces lieux<sup>26</sup>.

#### *Pèlerinages, sociologie et histoire*

Chemins et ponts, cols et hospices ; chapelles, vastes églises, et les colonnes de ces patientes fourmis, les pèlerins, allant, venant, serpentant sur ces longs chemins. On devine, et on l'a assez laissé pressentir, quelles incidences un si vaste mouvement, si continu, a pu avoir sur les relations sociales et économiques du temps. On le voit même, ici ou là, peser sur la grande histoire — si tant est qu'on puisse en séparer

---

24. Pages 30-31.

25. Pages 69-75.

26. Pages 81 ss.

l'humble vie quotidienne de tout un peuple. Mais, sacrifiant à la distinction habituelle, citons au moins le déclenchement des Croisades, dont un des motifs les plus dominants fut de rendre à nouveau accessibles Jérusalem et la Terre Sainte à la piété des dévots pèlerins. Très particulièrement intéressant aussi s'avère le cas de Compostelle.

La légende même de l'invention du saint corps unit étroitement la présence de l'apôtre en ce coin de Galice et la reconquête qui, dès l'effondrement de la monarchie wisigothique, puis de plus en plus au fil des siècles, avec des hauts et des bas, patiemment, chemine. « Premier du collège des Douze, Jacques le Boarnerge a subi la décapitation par ordre du roi Hérode. Les *Actes des Apôtres* se taisent ici, mais l'on sait bien, en chrétienté médiévale, que les disciples du fils de Zébédée, au nombre de sept, ont embarqué ses précieux restes dans une barque qui, voguant à travers la Méditerranée, a franchi les colonnes d'Hercule, longé l'ultime côte d'Occident, et abordé enfin au point extrême, sous le promontoire où la terre finit. Là précisément, saint Jacques de son vivant avait autrefois débarqué pour évangéliser l'Espagne qui avait toute sa sollicitude. Et l'on enfouit son corps à quelque distance de la côte. O merveille ! la paix de l'oubli s'étend sur le tombeau, parce que les temps n'étaient pas venus pour la terre hispanique que souillent les marées d'invasions. A peine si une hymne mozarabe célèbre ce haut souvenir qui s'attarde, comme une brume, sur le sol sanglant.

Mais voici que, résistant à tous les assauts, la chrétienté s'incrute à ces rivages. Alors, en récompense, Dieu parle. Quand s'ouvre le IX<sup>e</sup> siècle tout frémissant du fracas des expéditions franques, là-bas, sur le plateau désert de l'extrême Galice, une étoile nouvelle s'est levée ; et l'on assure qu'aucune bête de labour n'a osé fouler ces champs... Et le saint ermite Pélagé apprend tout soudainement par une vision que Dieu s'appête à révéler la sépulture de Son Apôtre ».

Vers le même temps, le Roi don Ramire voit saint Jacques « lui apparaître en songe... entre deux phases de la bataille mémorable de Clavijo, pour lui promettre la victoire.

Il fut, le lendemain, avec les guerriers chrétiens, qui le virent, monté sur un destrier éblouissant, fantastique et géant au-dessus de leurs têtes, encourager leur combat, et semer la déroute parmi les païens (844). La chaude vision du « Matamore » accompagne désormais et anime la geste espagnole ». Désormais, « pour les princes et les pays chrétiens d'Espagne..., le « chemin de Saint-Jacques », cette trouvaille géniale qui répond sur la terre à la nébuleuse inscrite de toute éternité dans la profondeur du firmament, est l'artère de vie par où les hommes et les échanges déferlent en vagues pressées. Il soutient comme une voie sacrée l'urgence nationale qu'une tâche primordiale accapare ; asseoir contre l'Islam, et avancer coûte que coûte le boulevard de la Chrétienté. Le pèlerin sait que, pour assurer sa route, des guerriers veillent aux créneaux des forteresses d'Aragon, de Navarre et de Castille, et refoulent le Sarrasin. Saint Jacques en personne conduit leur bras »<sup>27</sup>. On ne saurait mieux exprimer l'inextricable mélange d'ardeur mystique et d'intérêt politique, de détachement de ce monde et de récupération de la terre qui soutient le pèlerinage de Compostelle. Un temps, il se présente un peu comme l'âme dont la reconquête serait le corps. Il n'est pas étonnant dès lors de voir le souci que prennent du saint lieu les rois du Nord. Pas davantage ne sera-t-on surpris de voir la circulation des pèlerins exprimer sensiblement les liens profonds qui s'établissent entre chaque versant des Pyrénées et même la plus lointaine Bourgogne, d'où Cluny rayonne, qui a partie si liée, même si la grande abbaye n'a pas « fait » le pèlerinage de Saint Jacques, avec celui-ci, et avec les rois castillans ses protecteurs<sup>28</sup>.

#### *En guise de conclusion*

Au moment de clore ce vagabondage à travers les pages délectables où revivent pour nous paysages et gens de jadis, la plume hésite entre plusieurs évocations qui serait chacune un digne « bouquet spirituel » de cette manière de pèlerinage que nous venons de faire.

27. Pages 105 ss.

28. Ch. 6, p. 121-134.

On aimerait évoquer l'enchantement de beauté, poésie et architecture, qu'a inspiré le pèlerinage médiéval. A défaut même d'une présentation sommaire de cette « théorie épique : les églises et routes de pèlerinage », ou de ces filiations de sanctuaires dont les amples absides s'expliquent par les nécessités du culte des corps saints qui y dorment, n'accordant qu'un rapide souvenir à ces chemins le long desquels naquirent épopées des chansons de gestes et prestiges de l'art roman<sup>29</sup>, on évoquera l'instant où le pèlerin, enfin, franchit le seuil du sanctuaire tant désiré : notre homme, de goût instinctif, « se repaît, yeux écarquillés, tous sens tendus, de la splendeur du vaisseau qui l'accueille, des lumières étincelantes, des châsses et orfèvreries, des tentures chamarrées, de la couleur vive qui l'absorbe et le fascine ». Et déjà, au-delà des splendeurs visibles, se dévoilent aux yeux du cœur d'autres lumières : « De leurs yeux écarquillés par l'émerveillement, ils contemplent ce qu'aucun homme vivant n'a vu en plénitude et que la mort seule lui dévoile au soir de la dernière course : Sion, la ville sainte qui sera leur part et leur récompense, frémissante d'accents formidables, tabernacle de Dieu !... Alors le pèlerin de la route, prosterné sur les dalles qu'ont usées tant de marches et de genoux fléchis, ose mêler enfin sa pauvre voix aux chœurs innombrables des anges, des apôtres et des saints surgis des châsses d'or, pour chanter à jamais la gloire de l'Agneau »<sup>30</sup>.

Marie-Bruno CARRA DE VAUX SAINT-CYR, o. p.

---

29. Ch. 8 et 9, p. 147-191.

30. Pages 25 et 205.